



LA BELLE MADAME COLET

Nous ne faisons que passer dans le salon de la "belle Mme Colet". Notre sujet nous a entraînés plus loin que nous ne le voulions. Elle inspira après sa disparition autant d'articles, de chapitres, de biographies que de poèmes et de polémiques de son vivant. La lumière projetée sur elle ne vient pas toute des hommes illustres qu'elle fréquenta; astre secondaire, elle leur rendit autant de lustre. Elle a tant bousculé le coeur de son siècle par l'éclat de sa beauté et par ses "éclats" que nous ne pouvions que nous arrêter chez cette parnassienne "passible".

Elle réalisait une beauté conforme à l'idéal. Une gravure de mode romantique : un profil gravé en médaille, un front ivoirin, un nez droit finissant en un léger retroussis spirituel, deux narines discrètes séparées par la gouttière "signe de race", dessinent au pastel un visage rond, lisse, sans arête brusque, sans mollesse, éclairé par deux grands luminaires bleus, encadré par un flou de grands cheveux d'or retombant en anglaises sur un décolleté généreux, gloire des salons. Un châle posé pour parer



Louise Colet par Winterhalter

plus que pour dissimuler deux bras à rendre jaloux ou envieux, complète le tableau. Telle apparaissait Mme Colet au milieu des esprits les plus brillants.

Bien sûr, cette beauté qui bouleversera ses contemporains trouva aussi des détracteurs. Alphonse Karr dans Les Guêpes cherchant à piquer l'endroit sensible, l'a contestée, le 13 avril 1840; écoutez-le narrer les circonstances d'un succès académique de Louise Colet :

"M. Villemain moins sensible aux charmes d'une beauté - qui soit dit en passant, je ne reconnais pas". - Il est de mauvaise foi. Nous le prenons en flagrant délit, car à cette date, il ne l'avait jamais vue. L'article cité eut des suites fâcheuses où il est bien prouvé qu'il ne connaissait pas Louise Colet. Leur première rencontre fut tragique, et si Louise eut été aussi habile à la dague qu'à la plume et à l'intrigue, la carrière d'Alphonse Karr s'arrêtait ce jour-là.

Donnons la parole au "Connétable", un autre contestataire :

"Elle avait reçu dans l'esprit cette espèce de tampon que donnent le ciel et la mer du Midi aux imaginations même vulgaires. La sienne l'était, - comme sa beauté, qui ne manquait ni d'éclat tapageur, ni d'opulence charnue, mais n'avait ni distinction idéale, ni chasteté.... C'était une beauté républicaine, taillée pour faire une déesse de la Liberté, aux puissantes mamelles, sur les autels de Notre-Dame, dans les jours d'orgie révolutionnaire qui, pour elle, auraient été des jours heureux". (1)

Cette voix quoique tonitruante fait exception. Un des biographes de la muse, Mme de Mestral-Combremont la présente :

"Peut-être s'étonnera-t-on moins que cette femme qui se prit toujours furieusement au sérieux fut également prise au sérieux par d'autres, si l'on se souvient qu'elle était belle

et qu'elle sut le rester longtemps...

"Il faut avouer que si Louise Colet se faisait d'elle une haute idée, elle y était encouragée par ses amis. Peu de femmes furent encensées comme elle, et il aurait fallu une tête solide, et surtout une qualité d'âme bien supérieure pour résister à tant de flatteries de la part de tout ce que le siècle, ou peu s'en faut, produisit de grands hommes". (2)



Louise Revoil vit le jour à Aix-en-Provence le 15 août 1810 dans une famille bourgeoise et provinciale dont l'atmosphère l'écrasait. Dès l'âge de dix ans, elle versifiait avec ardeur et son talent qui ne faisait aucun doute à ses yeux lui ouvrait les portes d'une carrière pleine de lumière. Sa famille ne se rendait pas compte de la grâce d'avoir enfanté une muse. A en croire cette dernière, ce fut un atroce purgatoire que de se sentir de telles ailes et de ne pouvoir les déployer.

Son premier recueil Fleurs du Midi met en vers la douleur d'être ainsi /incomprise dans un milieu hostile. La première préface de 1835 déborde d'amertume :

"Ces chants ont été composés dans un désert de Provence, triste en hiver comme un (sic) steppe de la Pologne, et dévoré en été par un soleil d'Afrique et par le mistral assez semblable au simoun".

Elle ne s'attendrit pas sur son pays natal, où elle dut subir un cruel exil. Sa patrie à elle, ce sont les "salons" qui consacrent les gloires littéraires. Elle aspire de tout son être à trôner sur ce socle qui mettra en évidence la beauté de son style et la grâce rayonnante de sa personne. Elle connaîtra de fait ces deux glorioles : la reconnaissance publique de son talent, l'admiration passionnée des poètes

(1) Les Bas-bleus, p. 230

(2) La belle Mme Colet, p. 183

tes pour cette belle "fleur du Midi". Sainte-Beuve se demande si les deux ne sont pas un peu exagérés. Son poème en concours, Le Monument de Molière venant d'être couronné par l'Académie, il confie à la Revue Suisse : (3)

"La poésie de Mme Colet, c'est, en effet, un je ne sais quoi qui est parfois le simulacre du bien, qui a un faux air du beau. La poésie a un assez beau busc, ou buste si vous voulez. C'est comme la dame elle-même. La trouvez-vous belle ? me disait-on un jour. - Oui ai-je répondu, elle a l'air d'être belle".

Son premier recueil présage un poète. Eclos en plein romantisme, ses poèmes sont débordants de vérité romantique, de larmes romantiques. Malgré tous ses efforts, elle ne s'envolera jamais plus haut. Ses Fleurs du Midi ressemblent à des pleurs, elles sont posées au coin d'une tombe sur sa triste jeunesse. La première fleur tombée du bouquet est un Poème à un être en deuil : 1° Tourments du Poète, où elle associe aux siennes toutes les douleurs des poètes persécutés. Elle se console en pensant au sort identique au sien de tous les poètes morts emportant leur rêve impossible :

Il est beau de souffrir comme a souffert le Dante!
Aux cris de Némésis, implacable et mordante,
Il est beau d'imposer silence en l'étouffant!
Il est beau que le Tasse, accusé de folie,
Meure, et lègue un remords à toute l'Italie,
Qui ne le vit pas triomphant!

.....
La douleur inspirant les moyens extrêmes, ne faut-il pas souffrir les pires tourments pour désirer dans un suprême désespoir "boire la cigüe".

Ne pouvant du bonheur pénétrer le mystère,
Que de fois j'ai rêvé ton crime involontaire,
Chatterton, âme ardente à qui la foi manquait!
Comme toi j'ai senti cette douleur aiguë

(3) 28 juillet 1843

Qui nous fait désirer de boire la cigüe
Dans un dernier banquet !

Comme à Chatterton la foi lui manqua et n'aurait pas retenu son bras auto-meurtrier, et ce n'est pas sa famille qui l'eut fait, étrangère à ses élans :

Ma mère, à ce nom seul, sur mon âme embrasée,
Je sens toujours couler une fraîche rosée :
Je n'ai trouvé qu'en elle indulgence et douceur ;
A mes autres parents je suis presque étrangère ;
Jamais je n'ai connu la tendresse d'un frère,
Ni l'amour d'une soeur.

Son âme blessée errait en quête d'une âme fraternelle. Le tableau charbonné à l'estompe est à grand peine troué d'une lueur d'espoir, perçant la brume romantique :

Ce bras où notre bras s'appuie,
Ce regard dont la flamme essuie
Nos pleurs, comme un rayon divin ;
Ce souris, bienfaisant dictame,
Enfin cette âme pour mon âme,
Hélas ! je l'ai cherchée en vain.

Ne faut-il prendre ce poème daté d'août 1833 que pour une pose poétique, ou bien son amour récent pour Hippolyte Colet ne comblait-il pas un cœur si grand ? Un an auparavant, elle rencontra à Nîmes ce jeune artiste qui l'arrachera à son "triste Midi". Leurs fiançailles durèrent trois ans, ils convolèrent en de justes noces au début de 1835. Hippolyte naquit à Uzès, le 5 décembre 1808. Musicien, il entra au Conservatoire de Paris en 1828 où il apprit l'harmonie et le contre-point. A la fin de ses études, il obtint une place de répétiteur et les époux Colet montèrent à Paris. Ambitieux, Hippolyte l'était autant que son épouse et s'il ne réussit pas de la même façon à crever la croûte d'indifférence de ses contemporains, ce n'était pas faute de le vouloir, aussi n'avait-il ni les armes de sa conjointe, ni l'art de se

à Louise

Vous souvient-il du bois où Madame Colet,
 Ceinture et voile respect, s'est fait prendre au collet
 Soupirant à l'ombre d'une frêne ?
 Elle avait son jeune homme, il l'osa dire, à Meudon,
 Offraient un logis de ce fin pavillon, dont
 Les murs, jus coisamment Sabines.
 Vous souvient-il encore que, faute de vent doux,
 Devant nous sur le Maine, s'ébile aux deux yeux,
 Sans cosset elle eût pasait ?
 « Livre homicide, ail batta, mes... Revil et des vertes
 Bel son signalement fut, d'un regard expert,
 D'un pas le garde champêtre.....
 C'est dans ce bois charmant au goût pinon
 Mêle au bruit des bruits de pyramide chausson
 que je vous offra, O ma dieste !
 Non le logis d'aujourd'hui mais le rouge bonnet,
 Non le linceul bleu mais l'œil, deux nectars
 qui te fait chatte, ma Hippocrate !
 accepté sans reproche, fiffine, O me dains pas
 qu'un bicorne impertin de l'ange sur batt :
 Je suis les cœurs tout ou les flatts
 Et si, par impossible, à ce gobeau doré
 Carbone est insensible, O mon ange, adieu !
 Je suis tout fort sur la sabote !

attribué à Ch. de Banville.

On peut dire que vers 1864 le bruit courut que Mme Colet se mariait
 avec un jeune homme dans le bois de Meudon avant de s'arrêter
 devant son logis de Meudon et de s'élever sur un air de qualité. Les 49 ans
 bien sonnés de la charmante Mme rendent l'événement peu vraisemblable,
 néanmoins.....

concilier les bonnes grâces de ses supérieurs. L'harmonie du couple dura une dizaine d'années et bien persuadés qu'il ne sortirait rien de grand de leur union les époux Colet cherchèrent le chemin du succès chacun de leur côté, et Louise réussit seule à rendre célèbre le nom. Celui qui l'arracha à sa vie provinciale médiocre garda toujours une place dans son cœur. A l'annonce de sa maladie et bien qu'ils fussent séparés depuis plusieurs années, elle accourut à son chevet et entoura ses derniers moments d'un soin attentif. Après sa mort, en 1851, elle lui dédia un poème plein d'attendrissement.

A son arrivée à Paris, elle visa haut. Elle ne se lia pas avec les traîne-lyres de bas étage. Il vaut mieux avoir à faire au bon Dieu qu'à ses saints. Pour son premier recueil de vers, elle sollicita la haute bienveillance d'un préfacier digne du recueil : Chateaubriand. Il en déclina poliment l'offre dans deux lettres des plus flatteuses.

Elle commençait à éblouir Paris. Louise Colet connut ses premiers succès mondains dans le salon de Mme Récamier qui réunissait autour de sa vieillesse toutes les célébrités parisiennes. Sa beauté dans sa fraîcheur rayonnait dans ce cénacle de messieurs dignes. Mme Récamier, vieillie, presque aveugle se réchauffait auprès de cette jeunesse tapageuse. Louise Colet dans un livre où tout se mêle : souvenirs, impressions et fictions dira sans trop exagérer que Mme Récamier lui disait : "Si vous étiez libre, je vous demanderais de ne pas me quitter; votre vivacité, vos enthousiasmes, et vos indignations mêmes me rappellent Mme de Staël (4)

Nous pouvons résumer Louise Colet par ses stations amoureuses. Sa vie est jalonnée par ceux qui l'aimèrent. Tracer l'histoire de ses

(4) L. Colet: L'Italie des italiens II p.315

amours, c'est relater sa vie, et son oeuvre.

Aima-t-elle ? ou aima-t-elle ceux qui l'aimèrent ? S'aima-t-elle plus que tous ceux qui l'aimèrent ? Sa psychologie est à la fois simple et complexe. Impulsive jusqu'au délire, elle prit ses emportements pour du sublime. Elle vénérât sa beauté comme une déesse extérieure à elle-même et déchirait ses détracteurs comme des impies.

Hippolyte l'avait déçu, il était incapable de lui bâtir le temple souhaité. Elle rêvait d'un salon ayant la notoriété de celui de Mme Récamier, et Louise Colet pour centre. Pierre par pierre, elle s'essaya à le bâtir. Elle s'installa au 21 rue de Sèvres après sa rupture avec M. Colet en 1848. La maison subsiste encore contiguë à l'hôtel Lutétia. Son logement était sous les combles au quatrième étage. Elle le quitta après neuf ans, fin 1857, et s'en fut au 22 de la rue Vaneau, puis 11 rue Vavin aux approches de 1870. Nulle part, elle ne passait inaperçue. Gérard-Gailly signale dans son livre (5) si partial mais si bien documenté le voisinage incommode de la poétesse. Il a retrouvé une locataire qui a bien connu Louise, laquelle étant assez pittoresque pour qu'on s'en souvienne. Elle la décrit : "éternellement vêtue de robes éclatantes, et locataire tumultueuse qui soulevait les protestations des autres occupants". Elle ne reculait devant aucune extravagance : "Lors de la Commune, (elle) apostropha violemment du haut de sa fenêtre les troupes versaillaises, au risque de recevoir une balle".

C'est en ces lieux qu'elle pensait rivaliser avec toutes les allumeuses de foyers littéraires, elle y attirait toute l'élite à portée de main. Dès son arrivée à Paris et malgré sa position précaire, elle trouvait le moyen de recevoir beaucoup, et presque des hommes exclusivement, elle se lia peu avec des femmes, même

(5) Les véhémences de Louise Colet, Mercure 1934

chaussées de bas-bleus. La dent dure de Barbey nous décrit son salon, il était : "le parc aux huitres de l'Académie, Alfred de Vigny lui-même, ce cygne, s'abattit un instant sur cette mare". Ne l'écoutons pas plus avant, il en veut à la muse.

VICTOR COUSIN

La rencontre du philosophe éclectique illumine la vie de la poétesse. Elle va enfin connaître par lui la gloire littéraire et les honneurs, et les subsides d'état. Leur rencontre se situe en 1838 si nous en croyons René Dumesnil. L'Académie venait de mettre en concours poétique le "Palais de Versailles", converti en musée national et dédié par Louis-Philippe à toutes les gloires nationales". Gérard-Gailly qui n'a aucune tendresse pour le poète couronné résume : "Louise Colet exulta la Royauté, cria une vingtaine de "Merci" à sa Majesté, et son navet fut couronné de préférence à cinquante-neuf autres, exactement".

Ses amours avec le philosophe ne furent pas sans orages, le ciel bleu fut bref et fait place aux nuages noirs et aux éclairs fulgurants. "Penserosa" a tôt fait de sortir sa griffe rétractile de son joli doigt. "Au lieu d'une colombe, j'aime une lionne" confie Cousin dans une lettre à sa bien-aimée, et il se fâche carrément quand la lionne joint à la griffe le propos vert oubliant le beau langage parnassien : "L'occasion la plus futile a fait reparaître ce triste vocabulaire, inouï dans la bouche d'une femme, et que je suis bien décidé à ne plus supporter". Penserosa le titre de son second recueil de vers est aussi le doux surnom que lui attribua Cousin en souvenir du "Penseroso" de Michel-Ange qui médite à Florence sur le tombeau de Laurent de Médicis. Attendrie, elle en relate la genèse :

Un soir, vous me contiez cette histoire de l'art,
Et je vous écoutais de l'âme et du regard;
Demeurant près de vous, dans la molle attitude

Où me berce la Muse aux jours de solitude,
Je rêvais.. Sur ma main ma tête se posa;
Vous me dites alors : "Siete Penserosa!
"Dans ce marbre inspiré l'image se reflète
"Sur ce jeune front de femme et de poète;
"Vous avez son air triste et son regard penseur,
"Et Michel-Ange en vous eût reconnu sa soeur!"

Ensemble, nous découvrons un Cousin épris d'art et parlant en vers. Philosophe et penseur, on le lui accorde, mais ses dons artistiques ne recueillent pas tous les suffrages. Le quatrain fameux de Roger de Beauvoir nous revient en mémoire :

Victor Cousin, je bénis ton martyre,
Et cet "index" qui maudit tes écrits,
Car le pape nous aurait mieux puni,
A coup sûr, nous ordonnant de les lire.

L'intimité de la philosophie et de la poésie était si étroite qu'une naissance prochaine paraissait évidente, c'est dire si les chroniqueurs se donnèrent du bon temps. Sainte-Beuve dans une lettre à Juste Olivier relate le fait: "Cousin s'est fait grand tort sur un point, c'est en ayant Mme Colet (la femme poète) publiquement pour maîtresse : elle est enceinte, il a été à Nanterre pour la nourrice. Ce polisson d'Alphonse Karr a raconté tout cela dans ses Guêpes". (6)

L'AFFAIRE DU COUTEAU

DONNÉ PAR MADAME *** (dans le dos.)

Alphonse Karr rédigeait alors une petite revue, riche de renseignements pour qui peut percer à jour les allusions : Les Guêpes. Il nous semble que dans l'affaire qui nous occupe, il ait à régler un compte personnel, il ne prend pas l'élémentaire précaution de voiler les noms.

(6) Lettre inédite publiée par Léon Séché : A. de Musset, II. p. 24

Les guêpes commencèrent à tournoyer autour de la tête des deux amants, le 13 avril 1840 :

"...Le philosophe Cousin sacrifie quelquefois aux grâces... avant d'arriver au ministère, il avait exigé de M. Villemain une pension pour Mme Collet (sic) née Revoil.. Comme M. Villemain faisait des objections le philosophe Cousin s'écria : Elle est si belle".

L'argument venait tout droit du coeur. Alphonse Karr se faisait plus incisif dans son billet du 4 mai 1840 :

"Melle Revoil, après une union de plusieurs années avec M. Collet (sic), a vu enfin le ciel bénir son mariage;- elle est prête de mettre au monde autre chose qu'un alexandrin.- Quand le vénérable ministre de l'instruction publique a appris cette circonstance, - il a noblement compris ses devoirs à l'égard de la littérature... il est allé lui-même chercher à Nanterre une nourrice pour l'enfant des lettres qui va bientôt voir le jour, - et on espère qu'il ne refusera pas d'en être le parrain".

Et pour arranger les choses A. Karr disait, pour minimiser l'affaire, à qui voulait l'entendre : "Ça n'est rien, juste une piqûre de Cousin". On pense à la colère qu'en ressentit la muse blessée dans sa dignité. Elle voulut tout d'abord dépêcher son mari pour obtenir réparation, Hippolyte se sentant peu enclin au maniement des armes en déclina gentiment l'offre. Alors, que faire ? ce que doit faire tout offensé, ne pas compter sur autrui pour laver l'outrage. Elle décida sur le champ de supprimer ce balourd de journaliste indélicat.

Alphonse Karr raconte dans le détail Les Guêpes du 16 juin, l'attentat qui faillit lui "coûter la vie".

"... Mon ami, le Dr Lebâtard, qui est venu voir s'il y avait de l'ouvrage, m'affirme que la blessure pouvait être fort dangereuse, et certes j'aurais été atteint si on m'avait porté le coup tout droit au lieu de lever le bras

au dessus de la tête, comme font les tragédiens; sans aucun doute dans la prévision de la lithographie qui pourrait être faite de la chose".

Louise Colet essayera de faire oublier ce fâcheux contact avec la presse. Longtemps après Karr répétera ses "lâches accusations". Elle se décidera à répondre dans un long mémoire: "Réponse aux guêpes de M. Alphonse Karr" publié chez Hurtau, Galeries de l'Odéon, en 1869. Nous n'aurons pas le loisir d'étudier cette pièce du dossier. Louise Colet y révèle la motivation secrète d'Al. Karr. Elle avait éconduit une amie de ce dernier qui désirait une intervention auprès du ministre chez qui on la savait bien en cour. Karr se serait alors bassement vengé.

Quelques semaines après "l'attentat" naissait Henriette, un charmant poupon qui ne se sapes pas être l'occasion fortuite d'un pareil scandale.

L'AFFAIRE DES COQUELICOTS

Le scandale suit les pas de Louise comme un chien fidèle, elle ne le peut détacher de ses talons, aussi faut-il confesser qu'elle le provoque à grand renfort de trompette. On a rarement vu si mignonne personne faire tant de bruit. Il est des occasions où elle eût voulu se dissimuler aux regards, ne serait-ce que dans les futaies de Meudon. Hélas ! les gardes des champs veillent, aussi indiscrets que les commères de salon. Gérard-Gailly après avoir longuement détaillé les démêlés financiers de la "véhémement Mme Colet", toujours à l'affût des subsides officiels, relate deux disgrâces : l'une en 1857, l'autre en 1860. Cette dernière ne surprend pas, la muse venait d'obtenir un succès scandaleux après la publication de son roman Lui mettant en scène sous des pseudonymes transparents, Sand, Musset, Flaubert, Mme de Rostan se gardant le beau rôle dans l'histoire car elle tenait la plume. La première disgrâce pose une énigme. Que s'était-il passé en 1857 qui pu la desservir aux yeux des officiels qui distribuaient la

manne publique ?

Maxime Du Camp dans ses "Souvenirs littéraires" note que sa "pension fût réduite à une indemnité annuelle de 1.500 livres à la suite d'une petite aventure qui eut des coquelicots pour témoins et un garde champêtre pour rapporteur". Ce texte paru dans la Revue des Deux Mondes le 15 août 1882 fut notamment modifié dans la parution en livre chez Hachette. Il rectifie pudiquement ce qui pouvait intriguer le lecteur; le passage des coquelicots est remplacé par "A la suite d'un incident étranger aux lettres, cette pension etc..." Peut-être à la demande de la famille espérant gommer ce souvenir douloureux.

Nous avons retrouvé sur la feuille de garde d'un ouvrage de Mme Colet Chants pour les vaincus la retranscription d'un poème : "A Fifine" attribué à Théodore de Banville (7). Le transcripateur n'est autre que Jules Cousin (sans parenté croyons-nous avec l'académicien) qui succéda dans les fonctions d'Alexander Read à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. Une note de sa main fait écho des bruits qui circulaient dans les coulisses des lettres : "Au printemps de 1864 le bruit courut que Mme Colet surprise avec un jeune homme dans les bois de Meudon aurait dû comparaître devant M. le Maire et décliner ses noms et qualités". Le printemps de 1864 doit céder ses bourgeons au printemps 1857. Peu courtois, il ajoute : "Les 49 ans bien sonnés de la charmante Muse rendent l'anecdote peu vraisemblable; néanmoins..." Or la Muse resta longtemps belle, et rien ne l'empêchait d'agir en collégienne. Musset qui ne la rencontre qu'en 1852, peu d'années après cette idylle rustique, frappé de sa beauté, la comparait à la "Vénus de Milo en marbre chaud". Tout en cette affaire nous ramène au monde des lettres. Louise Colet ne se livrait pas dans ces extravagances bucoliques à un pâtre rustaud. Le "jeune homme" en question n'est pas un in-

(7) Reproduction p. 16

connu. Il s'appelle Jules Fleury-Husson. Plus jeune que la dame, il court alors sur ses 36 ans et il n'est pas un débutant.. dans les lettres, où il est plus connu sous le pseudonyme de Champfleury. Il s'est déjà illustré dans le journalisme au "Corsaire" et à "l'Artiste". Il a fréquenté et partagé un temps la misère de la bohème de Murger chez les "Buveurs d'eau" à l'hôtel Merciol. Il est déjà l'auteur remarqué de Chien Caillou, des Aventures de Melle Mariette, souvenirs de bohème, et des Bourgeois de Molinchart qui le désigne comme chef de l'école réaliste. Champfleury n'était d'ailleurs pas le béguin d'un jour, il faisait partie des familiers de la "marc". Mirecourt dans son opuscule consacré à Louise Colet, fait état de la présence assidue de Champfleury parmi les habitués : "Celui-ci est honoré des intimes confidences de la reine du lieu. Mme Colet daigne lui lire ses vers les plus fraîchement éclos".

Nous avons pu faire cadrer les dates, ce qui n'est pas facile. La confusion est faite à partir de l'âge. Jules Cousin lui donne quarante-neuf ans en 1864, car ses biographes se basaient sur les dires de la Muse qui gommait quelques années perdues dans ses "steppes" méridionales. Elle se rajeunissait d'un demi lustre. Mirecourt, Biré, Grimaud, Du Camp, la faisaient naître en 1815. Le mystère est éclairci aujourd'hui : elle naquit le 15 août 1810 à Aix-en-Provence, et non à Marseille comme le dit faussement Barbey (8). Champfleury était le seul à savoir la vérité révélée à l'officier des flagrants délits. Le procès-verbal du garde champêtre indiscret et intransigeant ne resta pas sans échos, il vola de bouche en bouche, le badinage attribué à Banville en fait foi. Les "coquelicots" témoins indiscrets passèrent de main en main, parcourant la voie hiérarchique jusqu'au ministère qui rouvrit le dossier des

(8) Auriant : Etat civil de Louise Colet, Mercure de France, 1.6.1936, p. 144

pensions. Que deux auteurs connus eussent aimé la nature au point de regarder à l'envers la charmille de Meudon, on en fit un drame aux affaires culturelles.

LUI

Louise Colet n'aimait pas les rivales. Superlativement féminine, elle n'entendait pas le partage dans le coeur de ces messieurs. Elle ne s'entourait que d'hommes et ne pouvait vivre qu'entourée de leurs hommages et de l'éclair qu'allumait sa beauté dans leur regard. Aussi féroce que Barbey, elle haïssait les bas-bleus, mais aucun avec autant de constance que George Sand. Elle voulut lui régler son compte dans un livre qui ne passa pas inaperçu : Lui. Elle entra dans le débat qui opposait les partisans de l'écrivain berrichon et ceux de Musset. George donnait sa version dans Elle et Lui, Paul de Musset lui répondit un peu maladroitement dans Lui et Elle. Et moi ! se récria Louise Colet, je suis le dernier grand amour du grand poète. Elle avait peut-être l'intention de réhabiliter le souvenir du poète, mais elle ne le présente pas sous un jour très aimable. Leurs amours durèrent six mois, ce qui d'ailleurs est presque une performance pour le papillon volage que fut Musset. Elle-même n'était guère plus constante. Don Juane, elle unissait à la fureur des sens une impuissance à l'assouvissement. Elle cherchait toujours de nouvelles sensations.

Son roman s'appelle Lui pour répondre aux titres déjà célèbres, elle l'aurait plus exactement nommé "Eux", car le jeu est complexe. Si dans les ouvrages de Sand et Paul de Musset, le débat se situe bien réellement entre deux protagonistes, le scénario de Lui se confond dans un jeu à plusieurs voies. Musset se trouve aux prises avec deux femmes : Antonia Bach (Sand) et Mme de Rostan (Colet), Mme Colet (Rostan) se trouve aux prises avec deux soupirants : Albert Lincel (Musset) et Léonce (Flaubert).

Les critiques du temps ont à peine aperçu ce dernier personnage. Ils condamnent ce livre sans appel trouvant à juste titre la source trop vinaigrée, et nos contemporains ne comprendront pas assez les allusions perfides. Une édition critique de son livre le ferait apparaître comme l'un des meilleurs de sa production. Il est empesté de rancune, il explose par à-coups de jolis éclats mais il y manque le fil; comme le lui conseillait Flaubert: "Il ne suffit pas d'avoir de jolies perles, il y faut le fil qui les relie l'une à l'autre".

Les amours de Louise Colet et de Flaubert ont été assez relatées pour que nous nous dispensions de longs commentaires. C'est même à ce titre que le nom de la Muse reste à la postérité. Aussi est-ce justice, elle faisait de l'amour le principe de sa vie. Elle est à cent lieues de se douter que ce jeune Normand qu'elle connut à vingt-quatre ans, lui assurerait la postérité. Elle retrouva son profil dans Mme Bovary, d'où son aigreur envers le livre, des critiques y ont aussi reconnu des propos et des traits (9). Elle était certaine d'avoir fait sur lui une impression profonde, de s'être gravée en lui, mais pas de fournir le modèle d'une de ses célèbres héroïnes de roman. "Albert (Musset) était célèbre et lui (Flaubert) était obscur, mais lui du moins me donnait âme entière ou aucune image n'obscurcissait la mienne. Je serais toujours pour lui la femme unique, l'inspiration de sa solitude, la chaîne aimée de sa jeunesse, la douce lumière qui planerait sur son déclin".

En cela, femme sûre de son effet sur le coeur, elle ne se trompait guère, quant au reste, sur l'oeuvre littéraire de Flaubert elle n'avait pas la même certitude tranquille. A la page 337 de Lui, elle improvise ce dialogue avec Musset: "Cet homme (Flaubert) travaille depuis quatre ans à un long roman dont il vous parle

(9) Auriant: Mme Bovary née Colct, Mercure de France, 1.6.1936

sans trêve; (elle avait la manie de faire lire le courrier de ses soupirants à l'élu du jour) chaque jour, il y ajoute une page péniblement élaborée, et là où les inspirés ressentent la puissance des voluptés de l'esprit, il vous avoue qu'il n'éprouve, lui, que les affres de l'art..."

Louise Colet s'empresse de voler à son secours, piètre avocat, les arguments de la défense ne font-ils qu'aggraver le cas de son client.

"Se donne-t-on le génie? m'écriai-je, n'est pas qui veut un esprit créateur! mais c'est un effort de l'intelligence qui a sa grandeur que de produire incessamment le beau et de s'en approcher. Vous ne pouvez nier qu'à défaut de génie cette volonté puissante ne soit en lui? ce n'est pas sa faute s'il n'est pas grand!"

Elle recevait des lettres qui, à elles seules, pouvaient témoigner de la grandeur littéraire de l'ermite de Croisset. Elle ne l'avait pas vu, toute à ses affaires de coeur et à la défense de son propre talent, elle ne pouvait entrer dans les subtilités de la création littéraire, elle dont la plume courait avec aisance sur le papier et qui ne connaissait la rature que comme une indigne faiblesse.

LES AMOUREUX... ET LES AUTRES.

Que ses amants chantent à l'unisson son beau talent, nous le comprenons par un geste de gratitude envers cette beauté généreuse, mais que des plus notables gens de lettres aient chanté sur plusieurs octaves ses louanges, étonne.

Il y avait dans sa poésie quelque chose qui su toucher.

Nous venons d'évoquer le nom de Flaubert, nous pourrions détacher de sa correspondance, bien des phrases où perce une réelle admiration qui surprend. Malheureusement, les réponses de la Muse ne nous sont pas parvenues, Flaubert les détruisit vraisemblablement. Il ne garda dans une "caisse vieillote" qu'une de ses mè-

ches blondes. En 1934, il a été donné à Gérard-Gailly de la "palper, fine, soyeuse" dans la collection de M. Louis Conard. C'est Flaubert qui restait son débiteur, c'est lui qui l'admirait sous tous les plans, elle le traitait en inférieur. Dans le livre où elle n'a en vue que de l'amoindrir, elle nous trace de lui un portrait des plus flatteurs, malgré elle :

"Il semblait si indifférent, pour les autres et pour lui-même, à tout ce qui n'était pas l'abstraction de l'art et du beau, qu'il en acquérait une sorte de grandeur prestigieuse à la distance où nous vivions l'un de l'autre". (Lui, p. 12)

On ne peut rêver plus bel éloge de l'artiste.

Elle approcha de près tout ce que contenait de plus illustre la galerie des hommes de lettres de son temps, sans percevoir toujours en eux la touche de génie qui les marquait. Elle ne les perçoit que par rapport à elle.

Mme Mestral-Combromont conclut : "parce qu'elle avait de larges yeux bleus, de longues boucles blondes et des épaules plantureuses, ses vers furent trouvés sans défauts".

Béranger lui écrivait des lettres extasiées. A la vérité, elle lui renvoyait le compliment avec usure. Elle le comparait à Molière :

Vrai philosophe, intègre citoyen,
Ta voix devait s'élever la première,
Car ton génie est le frère du sien.

Celui que Flaubert irrespectueux appelait "le boeuf bouilli de la poésie française" passait pour le plus grand poète de son temps en attelage avec Victor Hugo. Elle publia en 1857 sa correspondance avec Béranger où l'on assiste à des envois de fleurs réciproques. Elle recueillit les suffrages des plus grands poètes. Plus difficiles furent ses rapports avec le plus grand critique : Sainte-Beuve. Son insistance auprès de Joseph Delorme trouva une oreille

sourde et qui voulut rester telle. Le malicieux critique lui répondit : "Je ne vous demande qu'une seule chose, de vous admirer en silence sans être obligé d'expliquer au public où je cesse de vous admirer". Elle aurait voulu en savoir plus, on peut tout déduire de cette réponse ambiguë, il ne dit pas "où il cesse de l'admirer",... mais il admire.

Les encouragements venus de l'Olympe ne lui manquèrent jamais : Chateaubriand, Cousin, l'Académie entière lui décernant ses prix avec générosité, Flaubert et Bouilhet, Champfleury, et même le poète le plus populaire avec Béranger : Victor Hugo lui-même.

Le patriarche de Guernesey ne parlait qu'au superlatif, nous savons ce que valent ses brevets de "grand poète" qu'il distribuait à tout va. Toutrimailleur en possède un dans son portefeuille qu'il étale avec fierté sur les tables de bistro rive-gauche. Pour Louise Colet, il va chercher des expressions neuves plus dignes d'elle, choisies dans son verbier de mots grandioses, il y puise à la grande louche pour lui servir le punch réconfortant. Pour vous en convaincre, voyez la série d'articles de Gustave Simon parue dans la Revue de France, le 15 mai 1926. L'auteur publie la correspondance de Victor Hugo et Louise Colet. Gustave Simon est aussi surpris que nous devant l'emballement du poète homérique : "Louise Colet laisse la réputation d'avoir cherché, par des intrigues, une renommée que, selon ses détracteurs systématiques, ses oeuvres ne justifiaient pas. Ce ne fut pas l'avis de Victor Hugo. Oh ! certes, on prétendra que le grand poète était généralement enclin à l'indulgence et que, vis à vis d'une femme, il devait encore exagérer la courtoisie. Cependant, en lisant d'un bout à l'autre cette correspondance, on sent qu'il y a de la sincérité dans ses éloges".

En voulez-vous un exemple significatif, voici une lettre de 1853 :

"Maintenant vous me demandez conseil. Faut-il publier ce poème, quitte à en faire un autre l'an prochain ? Si vous avez de ces opulences-là, si vous êtes comme Latone, sûre d'enfanter Diane après Apollon, et de mettre au jour deux jumeaux divins, allez, faites, publiez, que voulez-vous que je vous dise ? Je me borne à vous admirer".

S'adressant aux immortels poèmes de Vigny, soulevé par le vent hugolien, le ton ne serait pas plus enflammé. Malgré l'indulgence que nous pouvons avoir pour le poète Colet, son Acropole bâti en marbre froid ne méritait pas ce fronton dû au ciseau de Phidias.



Louise Colet, après une vie tourmentée, s'éteignit à Paris, rue des Ecoles chez sa fille, le 9 mars 1876. Elle fut religieusement inhumée à Verneuil-sur-Asse, arrondissement d'Evreux, où le Dr Bissieu, son gendre, possédait une propriété.

Sa mort attendrit Flaubert. Maxime Du Camp, plus insensible, lui dédia cette épitaphe :

"Ci-gît celle qui compromit Victor Cousin, ridiculisa Alfred de Musset, vilipenda Gustave Flaubert et tenta d'assassiner Alphonse Karr".

Rémy de Gourmont en parle avec plus de nuances :

"Louise Colet participa beaucoup à la littérature française, au cours du dix-neuvième siècle, mais ce fut par ses émois plus que par ses oeuvres. Elle réchauffa, de tout son feu, qui était ardent, le coeur philosophique du vieux Cousin, et elle fit goûter à Flaubert les délices de la première passion. Elle était jolie, frénétique, jalouse, spirituelle et sans presque aucun talent".

Son peu de talent, qui ira y voir ? Nous l'avons fait pour la mieux connaître, nous y avons trouvé des passages qui méritaient. Ses rancoeurs ont tout submergé, les flots tapa-

geurs ont recouvert les plages agréables, il y a mieux à trouver dans sa vie qu'un coup de couteau dans le dos d'Alphonse Karr, et que des coups de pied dans les tibias du grand Normand.

Elle fut sincèrement conquise par la poésie, elle l'aima comme aime Narcisse, la confondant avec la beauté de son propre corps. Elle a pris la facilité pour le talent, et gâtait tout par une impulsivité caractérielle. Mme Bissieu, sa fille, disait d'elle : "Ma pauvre maman avait un caractère qui faisait souffrir tout le monde". Y compris Louise Colet victime d'elle-même.

Le pauvre poète Colet n'a pas su teinter son art d'une seule goutte de spirituel, dont une seule conserve mieux que le formol, et l'ensemble, trop sec, tombe en poussière. Ses colères sont proverbiales, sut-elle pleurer autre chose que des larmes de colère et d'indignation ?

Il ne reste d'elle qu'une boucle blonde et soyeuse pieusement conservée dans une boîte désuète évoquant ce corps comparé à celui de la Vénus du Louvre, ce visage au profil princier gravé d'après le dessin de Winterhalter.

